

Le marchand de sable

de Steve Achiepo

avec Moussa Mansaly, Aïssa Maïga, Ophélie Bau....

France – Sortie nationale le 15/02/2023 - 1h46

JEU 25/05/2023 - 18h30

DIM 28/05/2023 - 11h00

LUN 29/05/2023 19h

MAR 30/05/2023 20h

Court métrage : Coffin de Théo Tran Ngoc, Mandimby Lebon, Mikolaj Janiw (Animation - 5'23) Un homme rentre à la maison et veut se coucher. Un tas de colocataires bruyants. Une ville surpeuplée au sud de la Chine.

Steve Achiepo a passé sa jeunesse à Cergy, en banlieue parisienne. Après avoir travaillé dans l'immobilier, il décide de tout abandonner à l'âge de 23 ans et de se consacrer au cinéma. Il débute une carrière d'acteur (Révélation des César pour le film *Tout, tout de suite* de Richard Berry), puis réalise plusieurs films courts sélectionnés et primés dans des festivals internationaux : *En équipe*, *À la source*, *Le jour de ton jour* et *Haut les pulls*. *Le Marchand de sable* est son premier long métrage.



Entretien avec le réalisateur, dossier de presse.

Quel constat de société ou personnel vous ont poussé à raconter cette histoire?

Quand j'étais bien plus jeune, j'étais agent immobilier, notamment dans les beaux quartiers de Paris. J'avais vendu un appartement à un client qui était revenu un an après pour me proposer de lui trouver un locataire. Le bien appartenait à sa grand-mère qui avait émis une condition : elle ne voulait pas que des Noirs y vivent. J'étais un peu stupéfait et j'avais du mal à comprendre. J'en ai parlé à mon patron qui était extrêmement mal à l'aise avec cette situation. Il m'a dit qu'il comprendrait que je ne veuille pas m'occuper de ce bien, tout en me précisant que l'affaire me rapporterait de l'argent. J'habitais en banlieue à l'époque et j'étais dans une situation précaire. J'avais besoin de cet argent. Du coup, j'ai accepté l'offre de mon client. Pendant des années, ça m'a beaucoup travaillé. J'avais participé à ce racisme systémique, ce racisme au logement. Quand des années plus tard, j'ai commencé à travailler dans le cinéma, ce sentiment de culpabilité, cette problématique morale sur une question très personnelle ont été l'étincelle pour un film sur la question du logement en France.

Au-delà de vos propres constatations, quelles recherches ont nourri le film? Le film se déroule pendant la crise ivoirienne de 2011... J'ai eu envie d'être du point de vue du bourreau. Étant donné le sujet, il était compliqué pour moi de me documenter auprès des marchands de sommeil, j'ai du coup été chercher la parole des autres : sur le terrain associatif, dans les mairies, chez les politiques, chez les victimes. J'ai beaucoup été inspiré par une amie assistante sociale, confrontée à de terribles situations dans le cadre de son travail et notamment celle d'une jeune réfugiée enrôlée dans un réseau de prostitution à Grenoble. Elle m'a confiée que c'était l'un des moments les plus durs de sa carrière. Quand je m'en inspire pour écrire le personnage de Fanta, je dois minimiser la réalité, car elle peut être parfois si cruelle que la fiction ne peut plus la supporter au risque d'en faire trop.

Voyez-vous votre film quelque part comme un film de mafia? Au départ, le film lorgnait fortement vers

celui de mafia. Mais après avoir participé à la résidence « Émergence Cinéma » pour les premiers longs-métrages, j'ai très vite compris que ce qui ferait fonctionner le film se trouverait du côté du social. Je me suis affairé à atténuer tout ce qui rappellerait les codes mafieux, même si dans la réalité, les marchands de sommeil forment une sorte de mafia plus ou moins organisée. Mais j'avais le sentiment que le genre mafia me faisait perdre de vue l'humain. Alors que plus j'allais vers le social, plus j'allais vers l'Humanité. C'était tout ce qui m'intéressait.

Le marchand de sable est clairement du cinéma social mais n'emprunte pas forcément les codes du socioréalisme très européen. Il y a un réel souci esthétique. C'est un équilibre de fond et de forme.

Quels films vous ont inspiré? J'avais à cœur de commencer mon film par une grande séquence familiale réaliste. J'avais envie qu'on rencontre tous les personnages, qu'on comprenne les enjeux, les rapports

familiaux. Je voulais qu'il y ait de la vie, je voulais décrire cette communauté. Je n'ai pas souvent pu me reconnaître dans ce que je voyais au cinéma et c'était vraiment important pour moi, en termes de représentation, de montrer ce qu'est une famille issue de la diversité, qui vit en France, totalement intégrée, et dont les enfants ont été à l'école de la République. J'aimais l'idée d'entrer dans le film avec une séquence s'inscrivant dans la durée afin de renforcer l'empathie et l'identification à mon personnage et à cette famille pour lentement glisser vers un film plus tendu, plus stylisé, en somme d'aller vers le thriller social.

Votre film a donc été aussi motivé par l'envie de combler un déficit de représentation dans le cinéma français? Quoi qu'il arrive, c'était non négociable : mon premier long-métrage devait mettre en avant des acteurs noirs. Du personnage d'Aïssa Maïga à celui du colonel, les rôles devaient être tridimensionnels et complexes. Le déficit de personnages noirs en France vient du déficit de metteurs en scène noirs. Quand on est noir et qu'on aborde la question noire en France, on se permet peut-être plus de questionner et de traiter avec plus de radicalité les contradictions à l'écran. Un(e) réalisateur(trice) non noir pourrait s'empêcher d'être plus radical(e), brutal(e), frontal(e) sur certains sujets – c'est dommage parce que c'est le film qui compte au final. Qu'il y ait plus de réalisateurs noirs permettra l'émergence d'alter ego, des acteurs qui à leur tour inspireront d'autres réalisateurs quelle que soit leur couleur de peau. Aujourd'hui, il y a de plus en plus de jeunes réalisateurs qui ont grandi dans une France multiculturelle et qui ne voient pas la couleur de peau quand ils font leur casting. C'est super, ça va dans le bon sens.

Qu'aimeriez vous que les spectateurs retiennent du film? Je ne travaille pas dans le milieu associatif, je ne suis pas politique, je ne suis pas sociologue, je ne suis pas un technicien de ce sujet, je témoigne. Mais mon film n'apporte aucune réponse concrète. La seule chose qu'il dit, c'est que des gens souffrent, et que les femmes et hommes qui tentent d'aider n'ont pas les moyens humains et financiers suffisants, ce qui laisse place à une zone grise propice à l'exploitation de la misère humaine. Et les récents événements ukrainiens nous prouvent bien que demain, nous pouvons tous devenir le migrant d'un autre.

Le Monde (Jacques Mandelbaum - 15/02/2023)

Il est toujours agréable de se laisser surprendre par le film d'un inconnu, de découvrir, au détour d'un premier long-métrage, les promesses d'un cinéaste en herbe. C'est ici le cas avec ce *Marchand de sable*, de Steve Achiepo, qui cumule vertus d'un film documenté sur une pratique sociale peu reluisante – à la fois répandue et mal connue (les marchands de sommeil) – et tenue esthétique, sans renoncer non plus au sens du romanesque. Ces personnages de salauds et de demi-salauds, particulièrement réussis, tirent ce film « social », par ailleurs très réussi – impuissance du personnage de l'assistante sociale, visions d'horreur caverneuse des lieux où l'on parque les déshérités, ambiguïté morale du mécanisme délictueux –, vers une ambiance de thriller qui lui donne une intensité et une profondeur auxquelles on ne pensait pas qu'il pouvait prétendre.

Prochaines séances

Un petit frère 26/05 19h30, 28/05 19h, 29/05 14h

Pour la France 01/06 18h30, 04/06 19h, 05/06 14h, 06/06 20h

La (trés) grande évasion 01/06 21h, 04/06 11h, 05/06 19h (en présence de L. Boubet ATTAC)